MUSIQUE ET CHANTS NATIONAUX

Les chansons nationales sont de tous les temps et de toutes les races. Elles jaillissent de l'âme des peuples aux heures où la patrie est menacée. Elles trouvent leur poète et, si elles ne le trouvent pas, elles le créent.

Les Messéniens avaient envahi la moitié de la Grèce. La confédération des Argrens et des Lacédémoniens reculait vaincue vers le Péloponèse.

Soudain un petit homme chétif, boiteux, contrefait d'une épaule, se mit à chanter des vers sublimes.

Il s'appelait Tyrtée.

Ses hymnes ramenèrent le courage dans les cœurs et dans les bras. Lampsaque, capitale des Messéniens, fut emportée d'assaut. Et le nom du poète improvisateur a survécu à ceux de la plupart des grands hommes d'alors.

Les Mèdes et les Perses avaient abandonné en débandade les hauts plateaux de la Bactriane et s'enfuyaient devant les gigantesques Assyriens et Chaldéens.

Tout à coup, un simple soldat entonna l'hymne de Castor et Pollux. Les troupes se raffermirent. Le coude à coude se renoua. Cyrus le Grand compta un triomphe de plus. On pourrait facilement multiplier ces exemples.

Les Indiens, les Grecs, les Romains avaient leurs prêtres chanteurs, leurs coryphées militaires, leurs héraults qui marchaient devant les armées en exaltant la mémoire des ancêtres illustres, en rappelant les hauts faits du passé.

On a retrouvé les premiers vers du chant au son duquel les conquérants des Gaules s'avançaient au IIIe siècle, sous l'empereur Aurélien, contre les Francs Ripuitres et les Francs Saliens.

"Mille, mille, mille Francos, occidimus."

C'est mille, mille encore mille Francs que nous avons tués.

Mais jamais mieux que chez nous, dès le moyen âge, la poésie patriotique ne fleurit et ne fit besogne utile. Les chants populaires les plus fameux ont été avant tout des chants patriotiques. On ne citerait pas une "chanson de geste" qui n'ait été réellement chantée par nos soldats, qui n'ait servi d'hymne de marche et de bataille".

Les deux plus belles et plus fameuses, la "Chanson de Roland" et la "Chanson des Aliscamps," véritables épopées de notre nation, furent de toutes les expéditions carlovingiennes.

La Chanson de Roland est très connue. Qui ignore les larmes intarissables de la belle Aude, la sagesse des envoyés de l'invincible Charlemagne au roi Maure, Marsile, la trahison de l'infâme Ganelon, le dialogue héroïque de Turpin et de Roland et leur mort dans les gorges perfides de Roncevaux !

C'est en jetant aux échos des Pyrénées, des Alpes, du Rhin ..... ces fiers récits rudement rythmés que les paladins de "l'Empereur à la barbe fleurie" se promenèrent, dignes héritiers des Romains, d'un bout à l'autre de l'Europe occidentale.

La Chanson des Aliscamps est tombée dans un demi-oubli. C'est dommage. Elle fut en faveur autant, sinon plus, que la "Chanson de Roland" et elle le méritait.

Comme sa rivale elle mêle nos pères à cent victoires. Elle date, elle aussi, du VIIIe siècle.

C'est la narration amplifiée à l'infini du long et terrible combat livré par Guillaume d'Orange, comte de Toulouse, en 793, aux innombrables hordes du sultan de Cordoue, Heccham, sur les bords de l'Orbion à Villedaigne, près d'Arles.

Le Languedoc, la Septimanie, la Provence étaient là rangées sous l'étendard de Guillaume. La lutte sans merci dura deux jours et deux nuits à la clarté du soleil et à celle des étoiles qu'un miracle fit "plus resplendissantes que le céleste flambeau".

Les Français succombèrent, mais les Maures décimés et harassés se retirèrent et ne reparurent plus. Pour la troisième fois, le royaume de Clovis était sauvé du Croissant

L'imagination méridionale des auteurs de la "Geste" de Villedaigne changea ce nom de Villedaigne, si doux qu'il fût, en celui plus doux encore des "Aliscamps, Champs Elysées".

Les yeux confiants du peuple virent errer sur les bords de la gracieuse rivière dormante les ombres des martyrs de l'indépendance française. Trois siècles, les Aliscamps furent le lieu de pèlerinage national le plus émouvant.

La Chanson de Roland se perpétua longtemps, elle aussi.—Le neveu de Charlemagne était encore chanté, au onzième siècle, par les Normands conquérant l'Angleterre. Cent quarante-huit ans plus tard, ce fut en psalmodiant à pleine voix le suprême discours du comte Guillaume "transpercé de cent coups", que les milices communales du Midi accoururent au secours du roi Philippe, à Bouvines. L'épopée du Midi était venue à la rescousse du Nord en danger

Voilà les deux grands chants nationaux de l'ancienne France. Il y en eut beaucoup d'autres d'une inspiration également simple et forte: la Chanson d'Abbon que l'évêque Gozlin et le duc Eudes entonnaient en chœur contre les Normands, au siège de Paris ; "la complainte du Roi Jean", composée après la bataille de Poitiers ; la complainte de Duguesclin et plusieurs "romances ou dixains" que les poètes du quatorzième et du quinzième siècle firent pour les défenseurs obstinés de l'intégrité du territoire national, pendant l'interminable guerre de Cent Ans ...

Olivier Baselin, Eustache Deschamps furent les Tyrtées de cette période....Un chant de promesse d'Alain salua, à Castillon, le départ définitif des derniers "goddem", usurpateurs de notre sol :

Puisqu'ils sont morts ayons bonne [espérance
Car le Roi seul à qui Dieu a aydé
S'est travaillé de mettre paix en [France.

La Chanson française

Mais le Français ne fait rien pour lui seul. Le coq gaulois avait chanté si haut que bientôt sa chanson fut entendue et répétée par toute l'Europe.

Nous avons déjà dit que la Chanson de Roland se répandit jusqu'en Angleterre, où elle suggéra quantité d'imitations et d'adaptations. De nos jours, les montagnards d'Ecosse se font, à la veillée, des contes merveilleux et chevaleresques qui n'ont pas d'autre origine.

De même la chanson des Aliscamps passa en Espagne et y fournit des refrains militaires nationaux aux Aragonais et aux Catalans.

Nos voisins de "tra los montes" chantaient aussi, en allant au combat, des morceaux à peine altérés du "Roman des Lohérains" ou des "Quatre fils Aymon" ou de "Renaud de Montauban".

Les Lorraine adoptèrent jusqu'au XVIe siècle, pour leur "hymne de grand'marche, la Complainte martiale du Bel Jean."

Duguesclin, arrivant en Castille y fut salué de l'air et des paroles de la "cantilène pour France", de Pons de Capdueil.

Au XVe siècle, les troupes d'un comte de Savoie mirent bas les armes en entendant les nôtres chanter la vieille "sirvente" du duc Béroid et rugirent à l'unisson le couplet célèbre :

Béroid notre duc est ....etc.

Peu après la prise de Constantinople par les Latins, "l'hymne d'Anjou" que chantaient les croisés francs fut adopté par les Grecs et survécut tellement à notre domination sur les rives du Bosphore que, deux siècles et demi écoulés, les Turcs la recueillirent de la bouche des soldats de Dracosès.

Un savant historien allemand a fait une constation plus récente et plus singulière du génie de "diffusion" et de "permanence" de la chanson nationale française.

Il a retrouvé des thèmes et jusqu'à des expressions de nos chansons de "geste" dans les doïnas de Moldavie et dans les "canticu" de Valachie.

Comme on le voit, bien avant Salis et ses disciples "globe-trotters", princes ou sous princes de la chanson montmartroise, la Chanson française, la vraie, avait parcouru le monde avec honneur.

La "Marseillaise"

Le 20 avril 1792, l'Autriche nous déclarait la guerre Le 25, le maire de Strasbourg, Dietrich réunissait à sa table quelques-uns des officiers qui allaient prendre part à la campagne. La conversation roula précisément sur les chants militaires et patriotiques.

—Il y en a de beaux, dit Dietrich, mais il n'en faudrait plus qu'un seul où s'exprimerait l'unité de la patrie.

Un jeune capitaine d'artillerie, Rouget de l'Isle, écoutait ce propos avec une visible attention.

Soudain, il se leva, passa dans le salon où ne brillait aucune lumière, et là, à tâtons, faisant jouer fiévreusement les touches d'un clavecin, il entonna d'une voix vibrante [illegible] "qui me surprit moi-même comme si elle m'eût été étrangère," a-t-il écrit dans ses mémoires, le chant qui devait être si célèbre sous le nom de la "Marseillaise." Les convives le rejoignirent, firent cercle, répétèrent les paroles enflammées, à mesure qu'elles jaillissaient et qu'elles roulaient en larges ondes dans la rue par les fenêtres ouvertes sur un ciel tout palpitant d'étoiles. L'hymne des temps nouveaux était né. Le général Luckner l'accepta en hâte et le baptisa d'abord : "le Chant de guerre de l'Armée du Rhin."

Les premiers couplets seuls sont de Rouget de l'Isle. Le troisième, le quatrième et le cinquième parmi lesquels est le plus beau :

Amour sacré de la Patrie,
Conduis, soutiens nos bras vengeurs,

sont dus à Marie-Joseph Chénier ; le sixième, à l'abbé Pessonneaux ; le septième, le couplet des enfants :

Nous entrerons dans la carrière.....
etc.

au journaliste Louis du Bois.

N'importe, "le Chant de guerre de l'Armée du Rhin" non encore achevé parvint promptement dans le Midi. Il était déjà connu à Marseille lorsque que cette ville, la première de France, envoya un bataillon de volontaires à Paris.

Dans un banquet des officiers de ce bataillon, un certain Mireur le chant avec tant d'âme que ses camarades transportés s'écrièrent :

—Tu mériterais d'avoir fait cet hymne, notre hymne, la "Marseillaise !" Vive la "Marseillaise !"

Le second nom l'emporta sur le premier et la "Marseillaise" sur tous les autres chants révolutionnaires, y compris le "Chant du Départ".

L'Hymne de Rakoczy

Les peuples modernes, à notre exemple, voulurent des hymnes et des chants nationaux inspirés du violent amour de la Liberté et du sacrifice pour la Patrie.

Cette volonté ne produisit pas partout des œuvres originales.

La marche royale d'Espagne composée en 1876, après l'affermissement d'Alphonse XII, n'est que la marche de Ferdinand VII un peu "retapée."

Le peuple lui préfère l'hymne de Riego. Riego était l'un des insurgés "constitutionnels" de 1820. Un de ses amis, San Miguel, pour ranimer le zèle des soldats de la "Libertad", fit mettre en musique par Huerta une ode qu'il avait écrite dans sa jeunesse contre feu la première femme de Ferdinand VII, Marie de Saxe. Il y laissa le mot reine, rime de sereine ("reina, serena" en espagnol), par allusion à l'indécision de femme du monarque détesté de "los liberales :"

L'âme allègre et sereine
Vaillant, libre de chaîne.
Chante, soldat, ta reine, etc.

Dans la suite, les "christinos" et les "isabellistes" ayant enfin leur reine constitutionnelle pour tout de bon, n'y virent plus malice.

Actuellement, les Basques, fervents provincialistes et attachés à leurs "fueros" ou libertés municipales, ont tourné l'hymne Riego en protestation purement royaliste et décentralisatrice.

Mais le jeune Alphonse XIII, de par ses origines politiques, n'a pas le droit de se fâcher pour si peu. Il autorise au moins aussi souvent que la marche royale, cet air, d'ailleurs, très entraînant, au programme des concerts que se donnent, exécuté sous les fenêtres de son palais de Miramar, à Saint-Sébastien.

Il en est de l'hymne de Riego comme de l'hymne de Garibaldi, beaucoup plus apprécié au delà des Alpes que l'officielle "marche royale" fabriquée par un Français pour Victor-Emmanuel.

Les paroles de l'hymne de Garibaldi sont d'un souffle lyrique :

Les tombeaux s'ouvrent :
Les morts se lèvent :
Tous nos martyrs ont reparu !

En Autriche, l'ancien hymne de Lorraine a fait marche à la marche d'Haydn. C'était en 1809. Les Français défilaient les rues de Vienne. Le grand musicien très vieux (il avait 77 ans) et malade de la poitrine, se traîna à la fenêtre, le cœur étreint d'une patriotique angoisse....

Quand le dernier envahisseur eut disparu à ses yeux, il se mit à son orgue et y égrena un rythme mélancolique et ardent. Les paroles lui vinrent, la nuit, dans son sommeil agité de cauchemars. Le lendemain, il les écrivit avec la musique, d'une main tremblante, et puis il mourut en soupirant le premiers vers :

Dieu sauve l'empereur François !

L'Angleterre, elle aussi, a ses chants nationaux. Le "God save the King ou Queen" (selon le cas) eut pour auteur, dit-on, le roi mélomane George III dans l'une des éclaircies de sa paisible démence. Les paroles, qui étaient demeurées en retard sur la musique, furent continuées, vaille que vaille.

Tout bon Anglais, du cockney badaud au noble pair, aime mille fois mieux le vieux "Rule Britannia", dont les paroles datent de la reine Anne, et dont la musique est en partie de XVIe siècle. C'est le vrai cri de l'orgueil britannique conservateur, annexeur et impérialiste.

Dans le nouvel empire prusso-allemand, la marche de Frédéric Guillaume est de par apparat. Elle ne réjouit guère que les musiciens de la garde royale de Prusse et les flâneurs matineux de l'avenue des Tilleuls.

La "Wacht am Rhein" est l'authentique chant militaire du réveil moderne du nationalisme prussien, depuis 1812. La jeunesse lettrée des universités ne s'en contente pas ; elle a gardé un culte à la "Chanson du Glaive" qui est encore de 1812 et qui sortit tout armée, comme Minerve, de la tête et du cœur du poète Kœrner, quelques jours avant sa mort :

Patrie, tu as ordonné de mourir pour toi
Ceux que nous aimons hériteront de la liberté payée de notre vie....
Au-dessus de nos cadavres, grandis, liberté allemande, grandis !

Weber adapta à cet hymne clair et vibrant un air digne de lui.

La "Brabançonne", auprès de laquelle la "Marche de Léopold Ier" ne compte pas, est le chant national favori des Belges, malgré la niaiserie des paroles, que relève d'ailleurs un peu la forte simplicité de la musique.

Un Français, l'un des premiers à combattre pour l'indépendance des jaciens Pays-Bas en 1830, contre la Hollande, en fut l'auteur.

C'était un acteur français du nom de Genneval. Il mourut vaillamment dans le troisième engagement sous Anvers. Son ami, le chanteur Campenhout, avait, au préalable, orchestré ces strophes pitoyables, avouons-le, dont celle-ci n'est pas la pire

Qui l'aurait cru de l'arbitraire
Consacrant les affreux projets.
Un prince a lancé les boulets.

On raconte que l'empereur d'Autriche François-Joseph, entendant ces extraordinaires rimes, où la métallurgie n'est pas moins offensée que la prosodie, s'écria, non sans un sourire :

—Cela ne vaut même pas l'hymne de Rakoczy.

Cette comparaison injuste s'explique par cela que les Tchèques de Bohême et de Hongrie se remuaient fort alors aux sons de cet hymne.

"L'Hymne de Rakoczy," en effet, ensorcelle contre les Magyars et les Autrichiens, les autochtones de ces deux royaumes dépossédés. Voici en quelle circonstance cet hymne jaillit de l'âme d'un simple paysan.

François II de Rakoczy, prince de Transylvanie, entreprit de 1706 à 1711 de renouveler contre l'Autriche les révoltes heureuses de ses ancêtres de la guerre de Trente Ans.

Un jour que, découragé d'un revers, il s'exclamait tristement :

—Qui donc nous rendra l'âme des Wladrislas et des Bethlem Gabor !

Il s'arrêta avec toute son armée, et des larmes d'enthousiasme coulèrent de ses yeux....

Les cordes de la "bailcah" nationale se tordaient, tour à tour endiablées et sanglotantes, sous les doigts calleux d'un vieux paysan perdu dans la foule, et des paroles épiques accompagnaient ces sons tantôt furieux, tantôt désolés....

Hommes et chevaux s'élancèrent, et l'empereur Joseph Ier dut traiter avec les rebelles.

L'auteur anonyme de l'hymne dit que Rakoczy mourut lui-même du délire passager qui lui avait communiqué un instant toute l'âme de sa race, et, en expirant, il brisa les cordes enchantées.

Aujourd'hui encore, la voix immortelle de ces cordes écorche les oreilles viennoises, et, à certains anniversaires très fréquents en Hongrie et en Bohême, l'hymne séditieux est interdit par la police autrichienne.

Les Etats-Unis possèdent, eux aussi, plusieurs chants nationaux.

L'hymne américain officiel, qui date du président Monroe, et qui fut remanié en 1854 par ordre du président Buchanan, n'a pas la vogue de "l'Hymne de Washington ou de l'Hymne de Lincoln", composé par les nordistes contre les sudistes durant la guerre de Sécession. Et tous deux ensemble sont moins populaires encore (depuis l'expédition cubaine surtout) que la marche des "Rough-Riders," que la fanfare de Sousa a récemment jetée à tous les échos d'Europe.

La marche des "Rough-Riders," dont se régale l'ex-colonel du corps le très sportif président Roosevelt, est, du reste, un bon entraînement de cavalerie.

Les Russes, eux, ont renoncé, sous Alexandre II, à l'hymne de Lwoff, qui avait le mouvement forcené et religieux tout à la fois, d'une "damka" russienne ou cosaque pour l'hymne si lent et si pieux, le "Bodje Tsara Krani," aussi familière désormais que la "Marseillaise" aux cœurs français.

Comme on le voit, tous les Etats, tous les peuples, petits ou grands, ont leurs chants "officiels ou nationaux," que des musiciens choisis exécutent aux jours de gala.

La petite population indépendante de Saint Marin ne fait pas exception à cette règle. X

Epreuve Gratuite.

Mort aux Cheveux—Racine et Poils.

Nouvelle Découverte par Mlles BELL.

Un Traitement d'Essai GRATUIT à toute personne affligée de Poils sur le Visage, le Cou et les Bras.

Nous avons enfin fait la découverte qui a tant arrassé les chimistes et bien d'autres pendant des siècles—celle de détruire absolument et pour toujours les cheveux superflus, racine et poil, que ce soit une moustache ou des poils sur le cou, les joues ou les bras, et cela sans aucun endommagement à la peau la plus fine ou la plus sensible.

Les Demoiselles Bell ont éprouvé à fond son efficacité et découvert que le mérite ouvrer de leur traitement, auquel elles ont donné le nom descriptif de "MILL-ALL-HAIR," soit connu de tous ceux qui sont affligés de cette surabondance de cheveux. Pour arriver à cela un traitement d'épreuve sera envoyé, gratuitement, toute dame qui en fera la demande par écrit, disant qu'elle a vu l'offre dans ce journal. Sans qu'il vous en coûte un sou vous pourrez voir par vous-même ce qui est cette découverte. L'évidence dans votre propre cas vous convaincra alors que le traitement "MILL-ALL-HAIR," vous débarrassera d'une chose qui nuisent le plus à une beauté parfaite une surabondance de cheveux sur la figure ou le cou des femmes.

Veuillez bien comprendre qu'une démonstration personnelle de notre traitement ne vous coûtera rien. Un traitement d'essai vous sera envoyé gratuitement, que vous pourrez employer vous-même et éprouver ainsi ce que nous avançons, en nous envoyant deux timbres de deux cents pour l'expédition par la poste.

LES DEMOISELLES BELL
78 et 80 Cinquième Avenue,
New York.

VOILA LE MOMENT
D'ENTRER AU
NOW IS THE TIME
Collège Soulé,
601 et 607 Rue St-Charles.
En face de la Place Lafayette.
Et se Préparer au Succès dans les Affaires.

Plus de 15.000 étudiants ont été formés au Collège Soulé—676 pendant la dernière session. On aide les Gradués à se créer une position sans rien leur charger. Il en est des milliers qui occupent des positions marquantes dans tous les genres d'affaires.

Chambres Fraîches. Vastes Terrains. Délicieux Emplacement d'Été. Ecoles Commerciale Sténographique et Anglaise ouvertes toute l'année. Les Dames sont admises. Banque du Collège complète et magasin du Collège. Les Etudiants arriérés et les Etudiants avancés apprécieront également l'Instruction Personnelle qui leur est donnée, parce qu'ils ne poussent pas les uns au détriment des autres.

Faites Demander un Catalogue.
GEO. SOULÉ & SONS.
27 août 1 an—dim

E. J. LOUAPRE,
233 rue Decatur.
SEULE MAISON FRANÇAISE,
Articles Divers pour Epiciers,
—Agent au Sud pour les—
BALANCES DE HOWE.

23aov—dim mer

Téléphonez—
J. GARLICK,
L'UNIQUE AFFICHEUR.
Les meilleurs tableaux, localités résultats.
Bureau 633 Place Commerciale
24fév—1an

THE INDIAN ANTI MOSQUITOES.
Solution préparée d'après la formule du Docteur de Villeneuve.
Vous préserve des piqures des Moustiques.
En vente au No. 529 rue Decatur.
Petite bouteille..... 25c.
Grand flacon..... 50c.

EPARGNEZ DU TEMPS
—ET DE—
L'ARGENT
En Envoyant Chercher de Suite un Exemplaire de
L'Annuaire de Soards
DE 1904,
QUI VIENT DE PARAITRE.
Il contient plus de CHANGEMENTS et de NOUVEAUX NOMS qu'en aucune année précédente. Vous sauverez du temps, de l'argent et de l'ennui en vous procurant de suite un exemplaire. Les anciens sont inutiles
Pensez Donc ! Il ne Coûte que 1 3-8 Cents par Jour, Etant à $6.00 pour 365 Jours.
Prix local $6.00 par express $5.40, expédié au reçu du prix
—AUSSI UN—
ANNUAIRE COMMERCIAL,
PRIX $1.00 y Compris l'Affranchissement
Cette publication étant faite par souscription, il n'y a qu'un nombre limité d'exemplaires en vente, qui sont ceux de souscripteurs délinquants.
SOARD'S DIRECTORY CO., LTD. Editeurs.
Chambres 35 et 36, 806 Allée Commerciale coin de la rue Camp.
12 fév

Feuilleton

—DE—

L'Abeille de la N. O.

Commencé le 29 juin 1903

LES Vautours de Paris

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR CHARLES MÉROUVEL

PREMIÈRE PARTIE

(Suite.)

XXX

PAROISSE MONDAINE

"Ils ne veulent connaître que les jouissances de la terre, les plaisirs énervants qui les tuent et, lancés à la recherche des voluptés terrestres, ils ignorent les sentiers du devoir, dont leurs pieds refusent de fouler les cailloux !"

Le prédicateur était superbe. Son cou musculeux soutenait une tête au front élevé, aux cheveux crépus mais qui auraient pu former une opulente toison si la discipline leur eût permis de pousser dans ce fertile terrain ; ses lèvres étaient épaisses et sa mâchoire forte.

Son menton carré était bien comme ses joues, son nez droit et son œil d'une extraordinaire vivacité.

Jean Villedieu se mit à rire discrètement et il assurra de façon à être entendu de ses deux voisines :

—Si c'est pour moi qu'il dit ça !....

Elles le regardèrent.

La blonde eut un petit murmure imperceptible dans lequel il y avait un grain d'admiration.

Non, ce n'était pas pour lui que le dominicain lançait ces critiques.

De l'attentat du pont de la Tournelle, aucune trace ne restait.

La santé revenait avec la force ; le sang pur de l'héritier des Villedieu avait triomphé du mal et repris une nouvelle vigueur.

Elle cligna de l'œil et son regard contenait une flatterie pour ce voisin qu'elle rencontrait, il le croyait du moins, pour la première fois.

La brune examina, au contraire, le jeune homme avec une certaine timidité, presque craintive, mais cependant leurs yeux se rencontrèrent.

Il en jaillit une véritable étincelle.

Jean Villedieu parut se dire :

—Peste, les beaux yeux et le joli visage !

En effet jamais madone italienne n'eut des traits plus purs et un galbe plus parfait.

La blonde était en bleu indécis, neutre, très vaporeuse somme et elle eût été enveloppée d'un nuage de gaze.

La brune était vêtue de noir, avec une robe légère d'un tissu extrêmement fin, presque transparent, merveilleusement coupé et sous lequel la peau dorée et des formes accomplies se dessinaient presque aussi nettement que dans la nudité des marbres....

Jean Villedieu ne la connaissait pas.

Certainement c'était la première fois qu'elle se trouvait dans son voisinage et jamais apparition féerique ne lui parut aussi saisissante.

Mais cette vision d'un instant avait suffi pour le frapper.

Elle avait un petit air étrange qui l'intriguait.

D'où venait-elle ?

Qui était-elle ?

Pendant qu'il essayait de résoudre ce problème avec les seules forces de son imagination, il se dit un bruit de chaises.

Un accès de toux subite et contagieuse parut secouer la poitrine est la gorge des assistants ; le dominicain descendit de la chaire et regagna le chœur où il s'établit dans une ample stalle de chêne.

Quelques dames qui se trouvaient sur son passage lui lançaient des œillades qui eussent été mieux à leur place dans l'entraînement d'une valse que sous les voûtes du saint lieu.

Son éloquence avait, sans doute, électrisé son auditoire, mais non sans l'échauffer lui-même, car il suait à grosses gouttes, comme s'il eût accompli un des douze travaux d'Hercule en essayant de faire pénétrer de force la bonne parole dans ces âmes réfractaires, gangrenées par l'atmosphère de Paris et les pratiques de la vie des heureux qui s'amusent.

Tout à coup, à la suite du "Credo", chanté à l'orgue, par un soliste qui barytonnait avec une certaine véhémence, les sons d'un violon accompagné par les flûtes et les bourdons de l'organiste vinrent caresser les oreilles des assistants.

Jean Villedieu et ses deux compagnes se retournèrent d'un mouvement spontané.

Le reste de l'auditoire en fit autant.

—Le colonel Destrem, du 1er régiment de spahis.

—Destrem ?.... Ah ! bigre, un vieux camarade d'Afrique !

Et comme si l'évocation de ce nom eût suffi à provoquer ses meilleures dispositions, l'officier continua d'un ton empreint d'une grande bienveillance.

—Veuillez d'abord entrer dans mon cabinet.

Sur ces derniers mots, l'officier se leva, fit pénétrer la jeune fille dans une vaste pièce sévèrement meublée.

Puis il lui offrit un fauteuil proche du bureau, devant lequel, il s'assit lui-même.

Ensuite il reprit :

—Dites-moi votre affaire, mademoiselle ; je vous rendrai service très volontiers, si je le puis.

—Merci d'avance, monsieur.

Je voudrais savoir, avant tout, si mon père est mort réellement, comme certaines personnes me l'ont affirmé.

—Comment se nommait votre père ?

—M. de Bussiares.

—De Bussiares, lui ! s'exclama l'interlocuteur d'Andrée ; et ... vous êtes sa fille ?

—Oui, monsieur.

—Un ancien capitaine de zouaves, n'est ce pas ?

—C'est bien cela.

—Ah ! ma pauvre enfant !

L'officier s'interrompit sur cette exclamation, comme s'il n'osait en dire davantage.

Et ce silence subit, gros peut-être de restrictions, parut à Andrée la triste confirmation des dires de Lambert, relativement au déshonneur de son père.

Mais avide de connaître l'exacte vérité, bien décidée à la demander, et préparée à tout entendre, elle insista :

—Ainsi, on ne m'avait pas trompée ?

—Non.

—Je crois deviner, monsieur, que vous avez bien connu mon père ?

—Oui, beaucoup.

—Vous savez donc ce qui lui est arrivé ?

—Certes, mon enfant ; je n'ignore rien de sa triste fin.

J'étais à Biskra, son camarade de garnison ; il y a onze ans de cela.

Ah ! pauvre de Bussiares, quelle affreuse mort !

Mais à quoi bon vous raconter ces choses pénibles, mon enfant ?

—Oh ! monsieur, je vous en supplie, ne me cachez rien de ce que vous savez !

Je tiens absolument à tout connaître, et, d'ailleurs, j'en ai droit.

—Sans doute, mais pourquoi réveiller une douleur assoupie ?

—Ah ! ne craignez pas de m'affliger outre mesure, reprit Andrée, d'un accent fébrile ; je suis depuis longtemps préparée à tout entendre, même les choses les plus honteuses, les plus horribles.

Si mon père a failli, ce ne serait pas à moi, sa fille, de le juger et de le condamner.

Ne faut-il pas toujours avoir pitié des malheureux, des égarés ?

Stupéfait de ce langage, l'officier regarda fixement la jeune fille, comme s'il ne comprenait pas.

—Honteuse ? fit-il enfin ; votre père un égaré ? Que voulez-vous dire ?

—Je ne le sais pas au juste, monsieur.

Je n'ose même pas vous répéter ce que l'on m'a dit maintes fois à ce sujet.

Certaines personnes n'ont pas craint de m'affirmer que le nom de mon père était déshonoré.

A continuer

Le Meilleur Remède au Monde pour les Enfants en Dentition.

Un Remède Ancien Mis à une Heureuse Epreuve
DEPUIS PLUS DE SOIXANTE ANS,

MRS. WINSLOW'S SOOTHING SYRUP a été employé depuis plus de SOIXANTE ANS avec un SUCCES PARFAIT par des MILLIONS de MERES pour leurs ENFANTS EN DENTITION. IL CALME L'ENFANT, AMOLLIT les GENCIVES, APAISE toute DOULEUR, GUERIT les COLIQUES VENTEUSES et est le meilleur remède de la DIARRHÉE. En vente chez les pharmaciens dans toutes les parties du monde. Ayez soin de demander Mrs. Winslow's Soothing Syrup, et de n'en prendre aucun autre.

Vingt-Cinq Cents la Bouteille
1er avril—1 an